

La Halte

Revue virtuelle des équipes en
pédagogie Freinet

Numéro 9
Mars 2010

Sommaire de ce numéro

Quoi de neuf ?...

Chroniques de ...fauteuil

- Requestionner les invariants ?

... page 2

- Les maths en PF, une pelote à épingles!

... page 3

Quoi de neuf ?...

...Pas mal d'affaires!

La ministre branle dans le manche, avec la contestation de certains aspects de la réforme, initiée dernièrement par L'Alliance de Montréal... J'ai un petit sourire, moi!

On va revenir, peut-être (parce que le syndicat de Montréal c'est une gros poids sur la balance!), aux "savoirs de base"...

Feu le compétences, feu les situations complexes d'apprentissage,... Youppie pour le savoir-lire, le savoir-écrire, le savoir-compter!

Pourquoi pas?

Y a tellement eu de ratés dans les nouveaux créneaux, tout ça n'est-il pas si mal barré,... que n'est-il pas mieux de

revenir à une institution qui demande ce que traditionnellement l'école demande à l'enseignement, et qu'on puisse enfin œuvrer dans les champs qui nous intéressent sans que les pédagogues de bureau viennent nous dire qu'ils ont inventé le bouton à quatre trous et qu'on doit mesurer ce qui ne se mesure pas?

Le hic de l'histoire, c'est que le mot "compétences" est brûlé! Va falloir inventer une nouvelle dénomination, pour justifier qu'on travaille, dans nos classes "innovantes", sur un champ plus large que les simples acquisitions de connaissances! Redonner aux écoles alternatives leur créneau!

Trèves de plaisanterie!

Avec d'autres "anciens", je travaille ici et là en accompagnement d'équipes des écoles de la communauté Freinet (PM Freinet, Freinet 101, visites d'équipes...), et j'ai la mauvaise habitude d'accumuler des débats, des commentaires, des réflexions, avant de savoir réagir. Je suis toujours en retard sur les échanges! Des fois, j'ai des réactions intempestives, comme ce qui précède, mais le plus souvent, je repars de ces sessions d'échange sans avoir dit le fond de ma pensée... J'ai la langue qui tourne trop avant de formuler! J'arrive à la maison et là j'ai plein de choses à dire... à personne! Pas de blague! Ça fourmille. Alors pourquoi pas les écrire en chronique, ici? Ce sont des réflexions; vous jugerez de leur profondeur! Mais, il faut bien les considérer pour ce qu'elles sont : des réactions d'arrière banc d'un retraité qui n'a plus à faire face à la quotidienneté de maintenant.

Marc Audet

Réfléchir les invariants...

Mercredi 27 janvier, Yves-prévost, PM Freinet

Réflexion avec l'équipe de Cap-Soleil et celle de Yves-Prévost sur les invariants...

N.D.L.R.: On se souviendra que les "pm freinet", ce sont des après-midi de libération, se tenant environ au mois et gagnés sur du temps réparti sur les autres jours à l'horaire des enfants.

Il s'agit là d'un exercice pédagogique intéressant, mais il y a lieu de se demander comment il faut lire les Invariants (...que vous pouvez retrouver ici :

<http://www.bgpf.info/dossierplan/01textesfondements/06fondements.html>)

Je ne suis pas certain, personnellement, qu'il soit pertinent de les lire et de les analyser un seul à la fois, un peu comme indépendamment les uns des autres. Ils ont été présentés à l'origine comme une suite de maximes toutes liées les unes aux autres, et les unes découlant des autres. Elles se complètent, en effet, se soutiennent et s'atténuent les unes les autres, se complètent et s'expliquent les unes par les autres. Elles sont parties d'un système, comme l'est elle-même la pédagogie Freinet.

Cette fois, on s'arrêtait sur l'invariant 6,.... *"Nul n'aime se voir contraint à faire un certain travail, même si ce travail ne lui déplaît pas particulièrement. C'est la contrainte qui est paralysante".* Si on le prend tout seul, on pourrait croire qu'en PF, on ne doit contraindre les enfants d'aucune façon. Je suis certain que bien des gens l'ont compris comme ça, depuis qu'ils ont été écrits. Ce ne serait d'ailleurs pas le seul invariant que les gens lisent au premier degré!

La PF fait partie de ce qu'on appelle les pédagogies alternatives, en opposition avec ce qu'il est convenu d'appeler la pédagogie traditionnelle. À ce titre, elle a été souvent taxée, comme les autres, de pédagogie du laisser-faire. La fameuse "non-directivité" chère à Carl Rogers, qui a sévi un bon moment dans les années 60-70. Or, on est loin de la réalité de la PF, qui est bien celle qui est la plus contraignante de toutes les pédagogies nouvelles. Qu'en est-il donc de ce paradoxe apparent?

Histoire de ne pas lâcher le fil de l'affaire, je me permets de vous citer les deux invariants suivants, les 7 et 8... *"Chacun aime choisir son travail, même si ce choix n'est pas avantageux",* et *"Nul n'aime tourner à vide, agir en robot, c'est à dire faire des actes, se plier à des pensées qui sont inscrites dans des mécaniques auxquelles il ne participe pas".*

Force nous est de constater la complémentarité! C'est toujours risqué de faire du pouce sur l'interprétation d'une parole, parce qu'on prend la chance alors de changer quelque chose à ce que l'auteur des paroles en question voulait faire comprendre. Il convient de toujours dire tout le fond de sa pensée, faute de laisser de la place à l'interprétation. Et je suis certain que Freinet savait ça. Il paraît donc s'être arrangé pour poser une affirmation, puis il l'a supportée par sa propre interprétation. N'est-il pas en train d'affirmer là que les enfants avec qui nous travaillons doivent participer en acteurs véritables de leur vie scolaire?

Il n'y a personne qui risquerait de croire que la vie ne nous réserve aucune contrainte. Il serait illusoire de penser que nous pouvons en faire fi et agir à notre tête. Freinet ne peut pas avoir pensé de cette manière non plus. D'ailleurs, il ne s'est jamais posé en défenseur de la "non-directivité". Je pense même pouvoir dire qu'il s'y est opposé. En tout cas, il a toujours considéré que subir son environnement, son entourage, n'était pas la manière de former des personnes autonomes et engagées. Il s'est opposé à l'école traditionnelle qui impose aux enfants une manière de faire, décidée en dehors d'eux, et où ils ne sont que des exécutants obéissants; mais il s'est aussi opposé à une école où on n'intervient pas et où on laisse les enfants à leurs conditionnements.

En fait, il se situe au milieu de ces deux extrêmes : il fait la promotion d'une école où les acteurs s'impliquent, apprennent à faire face aux difficultés, quelles qu'elles soient, et agissent de leur plein gré pour développer tout leur potentiel, tout leur puissance créatrice, et à devenir autonomes,

engagés, organisés. Il a aussi promu l'école de la collectivité : la réalité souveraine du fait que nous vivons côte à côte, nous soutenant les uns les autres en partageant nos savoirs, nos savoir-faire, et nous engageant les uns par rapport aux autres. Voilà donc une contrainte inhérente à notre "mode pédagogique", mais à mon sens, il ne s'agissait pas là du tout du type de contrainte dont parlent les invariants.

C'est plutôt celle de la pédagogie traditionnelle, où tout est pensé, décidé et évalué en dehors des enfants, parce que ne leur est pas octroyée la considération due à des personnes à part entière; c'est la condamnation de la croyance que les enfants ne sont pas capables d'avoir prise sur les décisions qui les concernent.

Non, en réalité, Freinet a affirmé la nécessité de notre rôle de chefs d'orchestre, d'intervenants. Il a inventé l'expression "la part du maître", chère à la définition qu'on donne du sens de notre action en classe. La part du maître, c'est celle du leadership qu'on doit assumer pour conduire les enfants qui nous sont confiés vers une maîtrise de plus en plus grande de leur personne, de leurs actions. C'est un rôle de passeur : prendre toute la place qu'un enfant ne peut pas encore prendre pour le guider vers l'autonomie, la connaissance et le savoir-faire, mais rester constamment éveillé à toute tentative de sa part de prendre du pouvoir, d'intervenir dans sa propre vie et de la prendre en charge.

La quête de l'autonomie, c'est l'histoire de la progression d'une personne vers sa conscience. Il n'y a que les personnes conscientes de ce qu'elles sont et de ce qu'elles sont capables de faire qui sont autonomes, parce qu'elles savent trouver en elles les ressources nécessaires à leur progrès ou demander en toute connaissance de cause aux autres ce qu'ils peuvent leur apporter. Imposer à un enfant une démarche de prise de conscience des réalités de la vie et de sa vie, ce n'est pas une contrainte, c'est une conquête! Et rien ne permet de croire que ce sera facile. Voilà une contrainte, mais celle-là est salutaire. Et ça n'a rien à voir avec celles dont parlent les invariants. Voilà la "part du maître", en PF.

N.D.L.R.: On pourra lire avec profit quelques textes sur les invariants, histoire de compléter sa réflexion, dont celui-ci "Les Invariants ont ...33 ans" (...qui n'ont plus 33 ans maintenant, mais pas mal plus!) à l'adresse suivante :

<http://www.bqpf.info/dossierplan/01textesfondements/20fondements.html>

Les maths en pédagogie Freinet, malaise!

Mardi 16 février, PM Freinet avec l'équipe de Yves-Prévost...

Pourquoi a-t-on des misères avec les maths? Pourquoi ça nous paraît si différent que la langue?...

Gilles a réalisé une belle synthèse des échanges qu'on a eus sur ce thème. Aussi je me garderai bien de refaire. Mais il me vient des réflexions...

D'abord, est-ce que c'est vrai que les maths ont toujours été "parent pauvre" de la pédagogie Freinet? Eh! bien, oui et non. Dans le mouvement, je crois bien qu'on peut dire non (j'y reviendrai), mais pris individuellement, c'est bien vrai que quand on jase PF, qu'on la présente ici et là, on parle beaucoup de langue, on parle d'étude du milieu, on parle projets et outils, mais moins de maths. Est-ce le symptôme d'un malaise? Ça se pourrait.

On le dit à l'envie, les maths, c'est un langage, au même titre que la langue. Et au-delà des généralisations hâtives, de la réalité qu'il se présente souvent des situations "naturelles" qu'on peut exploiter, c'est pour plusieurs d'entre nous une belle manière d'escamoter la réalité : nous avons tous été mal formés en maths. Pour ma part, quand j'étais petit (...ouf!), ce n'est pas des maths que j'ai fait, c'est du calcul. Et comment! Des pages d'addition, de soustraction... de fractions, de... Je

me souviens que ça me prenait une éternité à faire ces devoirs-là, tellement ils me pesaient sur le dos, et surtout, parce que je ne trouvais pas dans ce qu'on me disait de faire, de réponse aux deux questions qui m'ont toujours turlupiné la-dedans : pourquoi je fais ça et pourquoi ça marche comme ça! Dans le temps, des questions existentielles comme ça, c'était sacrilège de les poser.

Dans ma petite tête d'enfant, ça brassait : pourquoi faut-il que je refasse encore des pages de divisions? Je l'ai pogné le truc! Pis, plus tard, à quoi ça peut bien me servir de savoir extraire la racine carrée ?

J'ai compris bien plus tard. Pour la racine carrée, c'est quand j'ai commencé à bricoler. Pour les opérations, j'ai été plus précoce : aussitôt que j'ai eu des sous à dépenser, j'ai bien compris l'avantage de savoir soustraire! Et de savoir compter les restes!

Tout ça pour dire qu'il n'est pas question de remettre en question la nécessité de ces apprentissages. Mais je devais être prédestiné à la pédagogie Freinet, parce que je n'ai jamais si bien appris quelque chose que quand j'en avais besoin, y compris en math, et surtout, que quand on me disait pourquoi et qu'on m'expliquait en quoi ça avait à voir avec la réalité. En réalité, j'ai commencé à faire des vraies maths quand j'ai été confronté à ma première classe! Il n'était pas question pour moi de forcer des enfants à tomber dans les divagations existentielles que j'avais connues enfant.

Bref d'histoire personnelle! (...on devrait bien y retomber encore, pourtant!)

Pour plusieurs d'entre nous, il y a quelque chose de "gratuit" dans le fait de faire des maths avec sa classe. Un peu comme si c'était plaqué là, sans justification réelle par rapport à la vie du groupe. Je suis certain que c'est notre méconnaissance du vrai sens des maths qui en est la cause. C'est comme si on ne saisissait pas que c'était autant rattaché à la vie, que peut l'être la langue, par exemple.

Dans nos beaux discours, on dit... *"trouver dans la vie de la classe des situations naturelles qui permettent de passer naturellement aux apprentissages de base des mathématiques"*. C'est naturel ça, non? C'est bien joli, mais moi qui en ai cherchées longtemps, et qui en ai fini par en trouver quelques-unes, je suis souvent resté sur ma faim. Ou bien, on dénichait la situation parfaite pour faire saisir que l'addition c'est top... en quatrième année! ...ou bien je ne voyais qu'après ce que j'aurais pu exploiter. Bref, on manque singulièrement d'habileté la-dedans. Pis, faites-moi pas coller que vous êtes champions la-dedans! Ceux-là, on les compte sur les doigts de la main.

Alors, on a été plusieurs (...ne pourrait-on pas dire qu'on est encore plusieurs...) à se rabattre sur la programmation des manuels (ou plus simplement le programme du ministère), d'abord, puis sur notre expérience accumulée ensuite, et à présenter les maths comme une suite d'apprentissages mécaniques au moins, et parfois, quelle chance, en terme de procédures de résolutions de problèmes. Mais la plupart du temps, sinon toujours, dans une systématique du simple au complexe (cette "logique" est peut-être une réponse inconsciente à notre insécurité!); on commence par les petits pas, les premiers, la numération, la dizaine, puis les petites opérations, puis...

Mais il y a une chose dont je suis certain, et qui teinte depuis longtemps mes observations et mes expérimentations avec les enfants : dans la vie, la vraie, rien ne se présente à nous de cette manière. On est copieusement confronté à des situations qui n'ont rien de simple, qu'on doit décortiquer, analyser, et pour lesquelles on doit faire sur le tas des apprentissages qui ne doivent rien à une programmation systématique. Pourtant le cerveau s'en accommode.

C'est pourquoi je me suis vite dit que, pourquoi pas, en classe, il ne servait à rien de rendre les choses simples. Surtout si elles ne le sont pas! J'avais l'habitude de proposer aux enfants de prendre les choses à bras le corps, de regarder la globalité de l'affaire, de faire des hypothèses, de s'essayer à trouver un truc, une manière de se dépatouiller... On appelait ça, en maths, nos "discussions mathématiques". On couvrait le tableau de nos essais, on mettait à l'épreuve nos

hypothèses, on découvrirait nos failles et on cherchait à trouver le moyen de s'en sortir. Ça tenait du défi.

Ensuite, j'ai découvert les fichiers mathématiques. On aura l'occasion de revenir sur la question du matériel de travail et d'individualisation en classe, mais disons pour l'instant qu'à travers le tas de choses qui ont été produites par le mouvement, il y en a qui sont de petits bijoux de réplique de la réalité. Les fichiers de résolution de problèmes tombaient en plein dans la systématique qu'on vivait en classe. Confrontation avec la vie, recherche de compréhension, hypothèses, apprentissages mécaniques occasionnels, avec appui du prof, et si ça nous dépasse, référence au groupe en "discussions maths".

Tant qu'à être malhabile pour saisir les occasions réelles qui se présentent, aussi bien avoir un ersatz intelligent à utiliser, en attendant de devenir soi-même "un pro du repêchage dans la vie de la classe". Comble de bonheur, des fichiers autocorrectifs, auto programmables, auto utilisables. C'est vrai que tout ça commande aussi une organisation de la classe conséquente : une vraie autonomie d'organisation du temps, un vrai plan de travail, une vraie confiance mutuelle...

Moi, je me trouvais pas trop mal équipé, là! Des moments collectifs pour se défier et apprendre de nouvelles choses (agrémentés de plus en plus souvent de situations réelles repêchées de notre vie), des moments individuels pour le tâtonnement et l'incubation, d'autres moments collectifs pour revenir sur et s'assurer, se soutenir mutuellement... D'autres matériels de systématisation pour rendre solides les algorithmes... tout juste ce qu'il faut pour pouvoir dire, "ça y est, je sais faire". Pas plus. Parce que comme tous les apprentissages réels, quand on sait, on sait! La vie doit ensuite se charger de nous permettre d'utiliser ce qu'on sait ou ce qu'on sait faire, et de parfaire notre habileté.

Et là, sont arrivées dans le décor de la PF les "créations mathématiques"! Pour être une belle invention, ça en est une! Et c'est la vogue dans le mouvement, en tout cas assez pour qu'on en parle beaucoup. Pour moi, c'est couci-couça; j'ai moins d'affinité pour la création tout court... donc création-math!!! Pas certain! Je n'ai pas vraiment eu à me questionner longtemps sur l'affaire, la retraite arrivait. Je m'y sentais, je m'y sens comme quand j'ai commencé à faire des maths avec ma première classe : dans le gratuit. Il faut faire des maths, pas le choix! Il faut s'essayer aux créations math! Hum! Pas bien à l'aise avec ça!

Moi, je soutiens l'idée qu'on est à la fois le meilleur et le moins bon des prof Freinet. Il y a des choses où on est roi, qui sont en lien avec nos talents les plus inspirés, et d'autres où on est plus qu'ordinaire. Et en même temps on essaie d'être le bon prof Freinet : celui qui sait faire, dont la classe roule au quart de tour. Mais la réalité, c'est qu'on n'a pas tous les talents; on a ses limites. Alors, il faut miser sur ce qu'on sait faire, et orienter son organisation du travail comme ça. En attendant de peaufiner les domaines qui doivent l'être, on doit accepter de se contenter de ...béquilles. Si nos maths sont en déficit, il faut trouver un moyen terme pour assurer ce qu'on a à faire avec les enfants, quitte à réajuster à mesure qu'on prend de l'assurance et qu'on invente nos propres trucs, nos outils, nos techniques.

Parce que c'est hors de question qu'on ne fasse pas ce qui est à faire parce qu'on y est moins à l'aise!

C'est ainsi que j'ai toujours considéré l'aspect "matériel pédagogique" de l'organisation de la classe : la classe, sur ce plan, doit être une sorte de supermarché. Il doit y avoir là une panoplie complète d'outils permettant à chaque enfant de pouvoir répondre à son besoin d'apprentissage ou d'exercitation, dans tous les domaines de savoir, qu'on utilise au besoin, et qui viennent supporter les enfants et l'enseignant, dans le cheminement d'apprentissage qu'ils font à travers les projets

personnels ou collectifs qu'ils vivent. C'est particulièrement nécessaire en ce qui concerne le français et les maths.

Mais attention, pas n'importe quel outil! Des outils qui sont conçus dans le sens de ce que préconise la pédagogie Freinet : le tâtonnement expérimental, l'autonomie, la créativité. Parce que, faut-il le réaffirmer ici, les outils pédagogiques ne sont pas neutres! La mise au point d'un manuel, d'un outil d'exercitation, procède d'une conception de l'apprentissage. Et on le sait, nous avons là nos croyances et nos valeurs.

Je sais très bien, par exemple, que lorsque le manuel de mathématique que j'avais en quatrième année, dans le temps, me faisait faire des pages et des pages de multiplications et de divisions, c'est qu'on croyait que seule la répétition à l'infini allait me "driller" à savoir faire. Comprendre le pourquoi n'était pas considéré comme nécessaire au savoir-faire. C'était la pédagogie du "*à force de répéter, tu sauras comment. Ne demande pas pourquoi; fais ce que je te dis*". Pourquoi croyez-vous que j'aie dû réapprendre mes maths pour savoir faire cheminer un enfant vers la compréhension, dans ma classe?

En français, quand les enfants de nos classes commencent à écrire pas mal, et qu'ils y racontent ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vécu... leur écriture s'enrichit tranquillement de vocabulaire nouveau, et ils font face aux règles pas toujours évidentes de notre langue écrite. Tout le monde sait que c'est à chaque fois le bon moment pour introduire des apprentissages plus systématiques : quand ils deviennent nécessaires. Nous, les profs, on a comme rôle là de forcer un peu la nécessité : favoriser la création d'écriture, l'accueillir...

Ainsi, parler des participes passés à des enfants qui n'écrivent pas, c'est ...du chinois! On est obligé alors de créer des leçons, des exercices, avec souvent un succès mitigé. Les grammairiens ont même statué que leur maîtrise ne vient pas avant le secondaire avancé! Pourtant, j'ai vu souvent des enfants "écrivains" les maîtriser plutôt bien dès le troisième cycle du primaire. Et parfois même sans même qu'ils doivent s'exercer; la pratique de l'écriture suffisait, à elle seule.

Si on possède en classe, à l'appui des écritures naturelles, un matériel ortho qui peut faire "pratiquer" un enfant qui en a besoin pour asseoir sa maîtrise, l'apprentissage se fait en douceur, et dans le sens de ce qu'on préconise : je suis en situation naturelle d'écriture, je produis (je m'exprime et je communique), je fais face à une situation que je ne maîtrise pas encore, on me montre alors comment faire, et si j'en ai besoin, je peux m'entraîner (...avec un bon fichier ortho), juste ce qu'il faut pour savoir appliquer mieux ce nouveau savoir-faire, puis je continue ma création... parce que c'est ça qui compte, en fin de compte : créer, s'exprimer, communiquer par le langage commun. L'apprentissage du programme n'est pas l'objectif ultime; il est ce qu'il doit être : l'apprentissage d'un outil qui doit servir pour vrai. Un "accident de parcours".

En math, ça devrait être pareil! On devrait pouvoir vivre en classe une multitude de projets, communs ou individuels, issus de nos intérêts exprimés, et qui nécessitent qu'on apprenne à faire, qui sollicitent des apprentissages et qui nous défient : comment s'y prend-on pour trouver une solution à cette affaire ?

Ça me rappelle (Gilles me l'a remis en mémoire dernièrement) le système solaire qu'on voulait faire en exposition, une année. Faire entrer le soleil dans le gymnase, ce n'est pas évident, et encore moins de reproduire les planètes en bonne proportion et à la bonne distance!

Vous n'imaginez pas toute l'énergie qu'on a mis là à apprendre à faire des proportions, à calculer l'échelle, à fractionner des distances astronomiques, à apprendre à calculer avec des myriades de décimales. Toutes choses qui étaient ou pas au programme, mais dont on avait besoin. Y en a qui savaient, y en a qui ne savaient pas, d'autres un peu... On s'y est tous mis pourtant. Je n'ai pas besoin

de parier qu'il y a des enfants qui ont appris là des choses qu'ils ne devaient savoir faire que plus tard.

Bon, là on avait une situation naturelle! Ça n'arrive pas tous les jours! C'est là que les fichiers de résolution de problèmes jouent leur rôle, ...s'ils font partie de "l'équipement" de la classe. Une multitude de situations, si pas naturelles au moins plausibles, et à la portée des enfants, qui sollicitent la recherche, le tâtonnement, l'expérimentation, la "prise de risque", et qui supposent qu'ils vont y apprendre naturellement et logiquement des techniques nouvelles (avec notre aide, ou pas). Et par surcroît, que les enfants peuvent gérer eux-mêmes, s'ils en sont capables, y compris dans le fait de s'évaluer. C'est pas beau, ça?

Des outils de ce type, le mouvement en a produit pas mal. Certains ont passé, d'autres sont restés. La pédagogie Freinet est dynamique, et l'adjectif "moderne" qui y est accolé n'est pas superflu. Les profs Freinet continuent de produire des outils, de les raffiner, de les mettre à l'épreuve dans leur classe. Il y en a qui n'ont duré qu'un moment; ils n'arrivaient pas à dépasser l'heure du temps. D'autres ont subi l'épreuve du temps et demeurent intéressants, utiles, voire indispensables. Une exploration de cet aspect de l'organisation de la classe pourrait bien s'avérer nécessaire.

On est bien là dans le "savoir enseigner" : organiser sa classe, s'équiper, s'outiller, c'est créer un environnement propice aux tâtonnements, et favoriser des apprentissages naturels (...dans le sens, qui se font naturellement).

Marc Audet

Rappel utile...

Si vous êtes nouveaux lecteurs et que vous désirez consulter les numéros parus de La Halte, vous n'avez qu'à aller à : **Adresse archives**

<http://www.yvesprevost.csdps.qc.ca/InfosUtiles/lahalte.asp>

C'est une nouvelle adresse de cette année, et je rappelle qu'elle n'est disponible qu'à ceux/celles qui la trouvent ici.

Note "au cas où" :

Au colloque des équipes Freinet, d'avril prochain, j'apporterai avec moi des exemplaires des fichiers dont j'ai parlé plus haut, qu'on pourra regarder, par exemple, à l'heure du dîner, ou après la fin des ateliers.

Vous verrez si ça peut vous être utile. On pourra alors s'entendre sur la manière de vous en procurer.

Marc